Document généré le 21 juin 2025 03:32

Recherches sociographiques

Laurent LAPLANTE, *L'information. Un produit comme les autres?*

Roger De La Garde

Volume 35, numéro 2, 1994

URI : https://id.erudit.org/iderudit/056868ar
DOI : https://doi.org/10.7202/056868ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

De La Garde, R. (1994). Compte rendu de [Laurent LAPLANTE, *L'information. Un produit comme les autres?*]. *Recherches sociographiques*, *35*(2), 280–282. https://doi.org/10.7202/056868ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Laurent LAPLANTE, *L'information. Un produit comme les autres* ?, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, 114 p. (Diagnostic, 14.)

Cet ouvrage de Laurent Laplante est publié par l'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC) dans sa collection « Diagnostic ». Voilà trois éléments qui peuvent éveiller les attentes du lecteur : l'éditeur est un institut de haut savoir, la collection

> [...] veut informer, provoquer la réflexion, stimuler la recherche et aider le lecteur à se former une opinion éclairée. [...] Les auteurs sont invités à y présenter un état de la question, à tenter de cerner le problème et à suggérer des éléments de solution ou des pistes de recherche, dans un langage simple, clair et direct.

Enfin, l'auteur jouit d'une réputation de commentateur et de journaliste avisé bien établie dans le milieu professionnel et chez le grand public de l'actualité québécoise.

Puisque tel n'est pas l'objectif avoué, le lecteur ne trouvera ni une thèse ni un état de la question bien étoffé : les références sont trop peu nombreuses, souvent anciennes, et manquent singulièrement de perspective comparatiste. Il trouvera par contre, dans un langage simple, clair et direct des éléments de réflexion qui l'aideront à se former une opinion sinon plus éclairée, du moins mieux informée, sur les pratiques journalistiques. Ceux et celles qui ont l'habitude de lire ou d'écouter les propos médiatiques de Laurent Laplante, sauront y retrouver non seulement le style qui le caractérise mais son franc-parler sur des sujets précis : à lire tout particulièrement ses réflexions sur la syndicalisation des journalistes eu égard à la professionnalisation du métier et au mode de gestion des quotidiens québécois par la « nouvelle » haute direction. Analyste et interprète des événements qui font l'actualité, voici qu'il dirige son regard sur son métier de journaliste, sur sa profession et sur son milieu de travail, les médias d'information.

Si l'objet de son propos n'est plus l'actualité mais ceux et celles qui la rapportent, sa « grille d'analyse » demeure la même. Le journaliste Laplante ne joue ici ni au sociologue, ni au spécialiste des relations de travail, ni à l'historien des pratiques journalistiques. Aucune erreur possible sur le messager, ni sur le message.

Il serait non seulement malvenu mais tout à fait prétentieux de discuter du mérite d'une analyse journalistique du journalisme. À la condition de s'afficher comme telle, elle a non seulement de la valeur mais aussi droit de cité chez ceux et celles qui « pratiquent » l'analyse scientifique. L'éclairage est ici *utile*, ce qui n'est pas toujours le propre de certaines études dites scientifiques des pratiques journalistiques et des médias d'information.

La qualité la plus appréciable de cet essai est la clarté non seulement du texte mais du plan. L'auteur met en scène l'un des nombreux paradoxes des sociétés contemporaines : les « liens entre information et érudition et, du même coup, la distance entre les deux notions » (p. 13). Si la pleine réalisation de la personne passe toujours par la maîtrise de sa destinée, cet idéal exige d'elle l'érudition, c'est-à-dire, d'une part, l'accès aux informations de tous genres et, d'autre part, la capacité de trier, de retenir le pertinent et de rejeter le trivial. Puisque la « pleine réalisation » de la personne exige aujourd'hui qu'elle soit pleinement informée, l'auteur nous propose un examen des fournisseurs d'informations (les journalistes), de leurs conditions de travail (les médias), de leur morale (l'éthique professionnelle) et de leur théologie (le dogme du droit du public à l'information).

Toujours dans la lignée d'une pensée libérale, l'auteur postule que la personne seule est responsable de sa pleine réalisation. Dans une société libérale les journalistes et les

médias ont une part de responsabilité mais à la limite de leurs « compétences » : celles de fournir aux individus les éléments d'information nécessaires à leur plein épanouissement et à la maîtrise de leur destinée. L'ouvrage ne remet pas en question la responsabilité individuelle à se réaliser mais examine les compétences des journalistes et des médias d'information à l'assister en la matière. D'aucune façon sont-ils maîtres des destinées ni des individus, ni de la société.

L'auteur pose ici une question fondamentale, ce qui l'autorise à aborder de très nombreux points. Le regard est vraiment panoramique et les prises de vue, multiples. Laplante fait le « tour » de la question plutôt que de nous présenter véritablement l'état de la question; il a établi un dossier journalistique non pas sur un *événement* d'actualité mais sur une *question* d'actualité et le lecteur y gagne. Comme dans tout dossier, on y trouve des données, des faits et une subjectivité. Comme dans tout dossier, on y trouve non pas des contradictions mais des informations contraires (i.e. partielles) et des informations fondées sur l'observation personnelle. Sur ce dernier, on lit dès la première page la « précaution oratoire » suivante :

> Comme je crois que l'objectivité journalistique, en plus d'être impossible, constitue un mythe passablement dangereux aussi bien pour les journalistes que pour le public, je ne présenterai certes pas mes vues personnelles sur l'information comme un diagnostic objectif. Que ce bilan apparaisse subjectif ne m'offusquera donc aucunement (p. 9-10).

Cela dit, l'auteur aurait eu intérêt à nuancer son jugement sur les relations professionnelles entre journalistes et relationnistes en s'inspirant de l'étude de Charron, Lemieux et Sauvageau (Jean CHARRON, Jacques LEMIEUX et Florian SAUVAGEAU (dirs), *Les journalistes, les médias et leurs sources*, Gaëtan Morin éditeur, Boucherville, 1991).

Laplante présente une vision un peu écourtée de la relation entre le lecteur ou le téléspectateur et l'information. Décrivant la presse et surtout la télévision comme des sources privilégiées d'informations, il ne fait aucune référence aux réseaux de communication interpersonnelle qui renforcent, contredisent, complètent les informations reçues. Il minimise trop le rôle des « faiseurs d'opinion » dans l'entourage immédiat du lecteur et ainsi accroît indûment le rôle, et l'influence, du journaliste et des médias. Il en est de même de son jugement sur « l'effet » de la télévision : il serait tel que le téléspectateur se retrouverait dans un état de quasi-aliénation, au point de croire qu'il est en « contact personnel et direct avec le réel ». L'auteur concède que le lecteur peut prendre distance et juger de la valeur d'une information écrite parce qu'il connaît un peu les techniques de mise en production, mais il n'accorde pas ce privilège au téléspectateur, soi-disant fasciné par la force irrésistible de spectacularisation que possède la télévision. D'autres jugements demanderaient à être corrigés, ou du moins à être nuancés, en regard d'une abondante littérature sur la consommation télévisuelle. Ainsi avons-nous été surpris de lire, à la page 43, cette phrase évocatrice d'une forme de pensée que nous croyions révolue :

> En un sens précis et lourd de conséquence, l'information-spectacle s'est donc substituée à la religion comme « opium du peuple ». Elle est la grande source moderne de certitude.

En somme si Laplante vise juste dans son examen des conditions de production modernes de l'information et du travail des journalistes

> [...] balisé, peut-être même défini par une logique purement quantitative, par la concentration de la presse, par le professionnalisme croissant des relations publiques et, surtout, par la rassurante réponse qu'offrent les caméras modernes à l'éternel besoin humain de certitude (p. 44),

L'ouvrage présente plusieurs faiblesses lorsqu'il aborde — indirectement il faut dire car tel n'est pas son objectif — la question des conditions de réception de l'information. Comme c'est trop souvent le cas, l'auteur, qui s'attaque à la question fort difficile des rapports entre producteurs et consommateurs d'information, laisse entendre que les conditions de production sont plus balisées, contraignantes et complexes que les conditions de réception. Or il est de plus en plus admis que tel n'est pas, et n'a probablement jamais été, le cas.

S'il faut reconnaître que l'ouvrage nous éclaire sur les enjeux et les conditions de production des informations, il faut avouer qu'il accepte trop facilement et sans examen critique certains mythes sur leurs effets et sur le consommateur moyen.

Roger DE LA GARDE

Département d'information et de communication,
Université Laval.

Robert COMEAU, Daniel COOPER, Pierre VALLIÈRES (dirs), *FLQ : un projet révolutionnaire. Lettres et écrits felquistes (1963-1982)*, Outremont, Vlb éditeur, 1990, 275 p.

Cet ouvrage est une collection d'écrits dont les auteurs ont appartenu au Front de libération du Québec (FLQ). Les textes ont été choisis par Robert Comeau, professeur au Département d'histoire de l'UQAM, Daniel Cooper, étudiant en droit à l'Université Laval, et Pierre Vallières, auteur de nombreux essais et ancien membre du FLQ. Contrairement à ce qui peut être déduit de la table des matières, ce recueil ne se compose pas de 40 mais bien de 42 textes. On a omis d'en mentionner deux de Charles Gagnon (« L'acquisition d'un savoir », p. 155-158 et une lettre à son père « Père Jules », p. 161-167). Ces détails comme on le verra sont d'importance.

Un avant-propos empreint d'une belle sérénité et signé Robert Comeau nous indique que l'objectif de l'ouvrage est de mieux faire connaître ce que fut le projet révolutionnaire du FLQ (p. 5). Pour sa part, dans une préface au style un peu déclamatoire, Pierre Vallières déclare qu'on a tort d'associer exclusivement le FLQ avec la lutte armée et que le combat qu'il a mené était *avant tout idéologique* (p. 9, souligné dans le texte). Cette idéologie présentait, selon lui, un projet de société caractérisé comme « alternatif et de gauche » (p. 9), ce qui a de quoi surprendre, quand on sait que l'une des premières vagues felquistes, à laquelle ont appartenu des militants comme Georges Shoeters, était un mouvement nationaliste dans la bonne tradition de la droite.

Les affirmations de Vallières s'expliquent toutefois aisément si l'on porte attention aux écrits choisis. En effet, la moitié des textes (21), ont pour auteur Pierre Vallières lui-même ou Charles Gagnon. Le premier, qui utilisait parfois les pseudonymes de Mathieu Hébert ou de Jean-Claude Tétrault, est l'auteur de 9 textes. Le second, qui usa également d'un pseudonyme (André Jacques), en a rédigé 10. Enfin, Gagnon et Vallières en ont cosigné deux.